

Providence Divine, d'avoir donné au Canada la Sœur Bourgeois et sa Congrégation. En se chargeant de l'éducation de l'enfance, cette femme forte, s'imposait une rude tâche. Car si rien ne console comme la docilité et les progrès des enfants, rien aussi ne fatigue comme leur légèreté et leur inattention; rien n'éprouve comme leur activité et leur pétulance, et rien n'est amer comme le chagrin que cause la paresse, la malice, l'ingratitude dont quelquefois on ne peut les excuser.

Malgré tant de difficultés, cette institutrice accomplie savait néanmoins rendre agréable à ses élèves le temps de l'école par sa sollicitude toute maternelle à les former, par les soins délicats dont elle les entourait, enfin par sa patience inaltérable à supporter leurs défauts.

En retour elle recevait de ses élèves les plus tendres témoignages de respect, d'affection et d'attachement. L'école était aimée autant et souvent plus que le maison maternelle. En voici un trait frappant, et fort honorable pour les premières sœurs de l'institut.

Le Gouverneur de Courcelles avait envoyé à la Congrégation deux petites Sauvagesse pour y être instruites et élevées chrétiennement. Quelque temps après qu'elles leur eurent été confiées, la mère de la première enleva inopinément sa fille; une sœur s'apercevant de la disparition de cette enfant, courut incontinent sur ses pas; et l'enfant ne l'eut pas plutôt aperçue, qu'elle s'arracha des bras de sa mère pour se jeter dans ceux de la sœur, sans vouloir l'abandonner.

Il n'est pas une seule élève de la Congrégation qui ne comprenne parfaitement l'attachement de cette petite Sauvagesse pour celles qui l'avaient élevée, et qui peut-être ne soit prête à jouer le même tour à sa mère! Tenez-vous bien sur vos gardes, Mesdames, car peut-être un jour vos filles se soustrairont à vos embrassements pour revenir au Couvent.

Souvent on nous dit que les jours du Couvent sont les plus beaux de notre vie, nous le croyons sans peine. Ici, nous avons Dieu, l'innocence et la prière, une douce et maternelle surveillance, l'intimité de la famille, qui se traduit si bien dans ce nom de *Tantes* que nous donnons à nos maîtresses; nos compagnes sont nos *Sœurs*, nous les aimons et elles nous aiment; la joie ou la tristesse de l'une fait le bonheur ou le deuil de toutes; ici le commandement est doux et léger, l'obéissance agréable; la piété nous y devient familière, car tout est pieux autour de nous; nous sommes soutenues dans les difficultés du travail par d'affectueuses paroles; en nous donnant notre tâche d'une main, on nous montre de l'autre le Ciel à conquérir et le repos qui nous y attend.

Mais voilà que je m'égare, mon cœur m'entraîne, il est temps que je finisse. Encore un mot cependant sur la Sœur Bourgeois.

Cette mère incomparable n'eût point considéré son œuvre comme complète si elle eût abandonné ses enfants au sortir de l'école. Pour conserver en elles les fruits précieux de l'éducation qu'elle leur avait donnée, elle réunissait chaque jour de fête et de dimanche toutes celles dont l'éducation était achevée, et par de solides instructions, leur apprenait à se sanctifier dans la monde, et à y porter la bonne odeur de la vertu. Ce sont ces réunions qui ont donné naissance à la Congrégation des Filles d'Notre-Dame des Victoires.

Chaque année elle recevait dans sa maison, celles qui voulaient vaquer aux exercices de la retraite spirituelle, et se renouveler dans le service de Dieu; et

les enfants qui sous sa conduite voulaient se préparer à leur première communion.

Son zèle infatigable ne s'arrêta pas là, elles fonda pour les filles pauvres, une maison de Providence où elles se formaient à des ouvrages utiles pour vivre honnêtement de leur travail, et échapper aux dangers de la pauvreté et de la misère.

Lorsque des filles pauvres arrivaient de France, sans ressource, sans asile; elle courait au port les recevoir; les accueillait dans sa maison, et leur servait de protectrice et de mère jusqu'à ce qu'elle trouvât à les placer ou à les établir convenablement. Faut-il maintenant s'étonner que les mères canadiennes soient si bonnes!

C'était avec admiration, et étonnement, que Ville-Marie et la Colonie toute entière, contemplaient les œuvres prodigieuses que le Dieu Tout-Puissant opérait par les mains de cette Femme Héroïque. Le gouverneur de Courcelles et l'Intendant Talon, pendant le voyage qu'ils firent à Montréal, vers 1667, furent si frappés des avantages que le pays retirait de l'établissement naissant de Marguerite Bourgeois qu'ils l'approuvèrent d'un commun accord, et pour le consolider, l'Intendant permit aux citoyens de s'assembler extraordinairement, pour en demander au Roi l'approbation, par des Lettres Patentes. L'assemblée eût lieu au Séminaire, et il n'y eût qu'une voix en faveur de la requête proposée; on jugea de plus que personne mieux que la sœur Bourgeois elle-même ne pourrait faire valoir le motif de cette supplique, en conséquence elle se soumit de nouveau aux inconvénients de ce long voyage et partit pour la France, avec les recommandations de l'Evêque de Québec, du Gouverneur, de l'Intendant, des Seigneurs de Montréal.

Elle se présenta au Ministère de la Marine, Colbert accueillit sa demande de la manière la plus favorable, et au mois de mai 1671, le Roi signait à Dunkerque les Lettres Patentes qui après un éloge magnifique de tout ce que la Sœur Bourgeois avait entrepris pour le bien de la Colonie, confirmait son Etablissement sous le nom de Congrégation de Notre-Dame.

Ici je m'arrête, Messieurs et Mesdames, le cadre que je m'étais tracé est rempli. La Congrégation a pris naissance, elle est constituée telle qu'elle demeurera toujours. Sans doute il eût fallu une plume plus exercée que celle d'une enfant pour relever l'éclat de ses premiers jours, j'ai fait autant que mes forces m'ont permis pour payer ma dette de reconnaissance, à une Institution que j'aime, pour le bien qu'elle a fait à mon pays, qu'elle a fait à ma mère, qu'elle m'a fait à moi-même.

Ce soir peut-être je vais être un peu grondée, l'humilité de mes *Tantes* ne me pardonnera pas d'avoir dit tant de bien de la Congrégation.

Messieurs et Mesdames, implorez mon pardon, je n'ai dit que la vérité, pouvais-je empêcher que la vérité fût un éloge!!!

Et si je disais que les Sœurs d'aujourd'hui sont dignes de celles qui les ont précédées, qu'elles se font un devoir rigoureux de marcher sur leurs traces et d'imiter leur simplicité, leur piété, leur zèle et leur dévouement. Et si j'ajoutais que toutes les fois que je contemple notre Très Révérende Mère, il me semble voir la Vénérable Marguerite Bourgeois usée par les fatigues d'un long et pénible Apostolat dans nos écoles, vivre parmi nous sous le poids des infirmités et des souffrances, comme une *relique vivante*, nous encourageant toutes, Maîtresses et Elèves, par l'exemple de ses vertus.